NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 6 1947

Prédication des apôtres

R. LEIJS (s.j.)

p. 605 - 618

https://www.nrt.be/en/articles/predication-des-apotres-2861

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

PREDICATION DES APOTRES

S'il est vrai pour toute institution qu'un retour périodique aux sources, un contact renouvelé avec l'esprit ardent de ses origines est une condition de progrès et d'adaptation réelle aux nécessités toujours uniques de l'heure, il semble que ce soit doublement vrai pour l'Eglise dont les débuts, tout illuminés de charismes, furent marqués d'une emprise si puissante et si manifeste de l'Esprit. A cette lumière de la pratique ancienne, spécialement en la période apostolique, doivent s'éclairer aussi les exigences actuelles de la prédication du Verbe de Dieu en quoi, avec le pouvoir sanctificateur, se résume la mission même de l'Eglise. Le présent article, qui est de pastorale plus que d'histoire, aurait atteint son but si, à partir de considérations positives, il pouvait fournir à la réflexion sur notre pratique actuelle quelques thèmes fructueux.

Il est à peine besoin de répondre à la question préalable : « Sommes-nous documentés sur la prédication apostolique ? » Nous le sommes et excellemment. Luc, l'historien probe et talentueux des *Actes* (1), nous a gardé sept harangues de Pierre, six de Paul, une de Jacques, un long discours d'Etienne (2). Nombre des épîtres du Nouveau Testament, écrits de circonstance, ressortissent davantage, en tout ou en partie, à la parole parlée qu'à la parole écrite : *I et II Thessaloniciens, Galates, I et II Corinthiens, Philippiens,* tels passages des *Romains*..., l'épître de Jacques, celle de Jude... Ce sont autant d'allocutions, d'exhortations, d'admonestations dont nous ne devons le texte écrit qu'à l'éloignement où l'apôtre se trouvait de ses ouailles. Indice combien significatif de la prépondérance attachée par l'Eglise dès ses débuts au témoignage direct, à la parole, plus que l'écrit « vivante et permanente » selon le mot profond du pauvre Papias. Nous nous trouvons donc en bonne posture pour nous faire une idée de ce qu'était la prédication apostolique non seulement dans sa teneur et son esprit mais jusque dans sa forme. Sans doute les discours de Luc, comme ceux de toute histoire antique, comportent

(1) Voir à ce sujet le remarquable article de L. Cerfaux, *La composition de la première partie du livre des Actes,* dans *Ephemerides theologicae Lovanienses,* t. XIII, 1936, p. 666-691, qui constitue, après tant d'autres, un essai, cette fois très plausible, de sérier les documents, soit écrits soit oraux, dont sont composés les *Actes* et de déterminer les différents milieux dont ils émanent.

(2) Pierre : I, 16-23 ; II, 14-37 ; III, 12-26 ; V, 29-32 ; X, 34-44 ; XI, 4-18 ; XV, 7-11 ; Paul : XIII, 16-41 ; XIV, 15-18 ; XVII, 22-32 ; XX, 17-36 ; XXII, 1-22 ; XXVI, 2-23 ; Jacques : XV, 14-22 ; Etienne : VII, 1-53.

une part de rédaction personnelle (3). Encore qu'il semble très respectueux de ses documents. On lui a reproché d'uniformiser : tous ses personnages parleraient de la même façon. Qu'on y regarde de plus près : Paul, tout en annonçant la même vérité, a un autre accent que Pierre (nous y reviendrons plus loin), Jacques est seul à désigner celui-ci par la forme araméenne de son nom : « Symeon », le long discours d'Etienne, plus aramaïsant encore qu'il n'est de coutume chez Luc et qui ne constitue en somme qu'un centon de textes scripturaires, se détache assez des autres harangues, toutes courtes et bien troussées. Si les discours même arrangés, abrégés, uniformisés au besoin par Luc, mais avec beaucoup de tact, ne sont pas d'une fidélité littérale, ils représentent parfaitement le genre et c'est tout ce qui importe.

Remarquons tout d'abord l'importance primordiale que les apôtres attachent à la prédication. Lors des difficultés (déjà !) entre chrétiens hellénistes et hébreux au sujet du soutien de leurs veuves, ils refuseront de se charger de la bienfaisance afin de pouvoir se consacrer entièrement au ministère de la Parole : « Il ne convient pas que nous laissions la Parole de Dieu pour servir à table » (*Actes*, VI, 1-6). Paul ne baptisera que par exception, sa mission à lui étant de prêcher : « J'ai baptisé la maison de Stephanas. Pour le reste je ne sais si j'ai baptisé quelqu'un d'autre. Car le Christ ne m'a pas envoyé baptiser mais évangéliser » (*I Cor.*, I, 16-17). Choix délibéré sans doute mais en conséquence d'une impulsion irrésistible, d'une authentique vocation. Pierre et Jean auront ces fières paroles devant le Sanhédrin qui veut les condamner au silence : « Jugez vous-mêmes si devant Dieu il est juste que nous vous écoutions plutôt que lui. Ce que nous avons vu et entendu, nous ne pouvons pas ne pas le dire » (*Actes*, IV, 19-20). Plus sûrement que Socrate, fidèle jusqu'à la mort à l'ordre du dieu de Delphes, ils se savent investis d'une mission divine : celle de témoigner et de prêcher. Et ils seront les témoins que Pascal aimera, prêts à se faire égorger pour la vérité. « Ils s'en allèrent du Conseil tout heureux de l'honneur d'avoir été déshonorés pour le Nom. Et tout le jour, au temple et chez eux, ils ne cessaient d'annoncer Jésus-Christ » (*Actes*, VI, 41-42).

Ce dernier texte nous livre en même temps l'objet de leur prédication qui tient dans ce seul mot : Jésus-Christ. Jésus-Christ est le centre de chacun des discours gardés dans les *Actes* et sous son aspect essentiel commandant à la fois ce qu'on appellera plus tard l'apologétique et le dogme : celui de ressuscité. Corrélatifs de ce thème central : « Jésus établi par sa résurrection Seigneur et Messie » (I), nous trouvons partout ces deux autres : 1°) « De sa mort

(3) Pour les garanties de la valeur historique des discours des *Actes*, cfr E. Jacquier, *Les Actes des Apôtres*, Paris, 1926, p. CCLXI sq.

et de sa résurrection, nous, ses témoins, nous nous portons garants » (II), 2°) « Par la foi en sa résurrection vous est accordée la rémission de vos péchés » (III) (4). Puis selon que l'auditoire est juif ou gentil ou si l'auditoire juif se rebiffe devant la vocation des païens, apparaissent encore deux autres thèmes : 1°) celui de la continuité des deux testaments, la résurrection de Jésus accomplissant les promesses faites aux pères (IV), 2°) l'accession des gentils eux-mêmes à celles-ci (V).

Tous les discours des *Actes* se composent au moins de quatre de ces thèmes, parfois de tous les cinq, développés en proportions sensiblement égales (5). Nous proposerions d'en voir le discours-type dans celui que Pierre prononce lorsque, avec Jean, il se trouve cité une seconde fois devant le Sanhédrin : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères (th. IV) a réveillé Jésus que vous avez fait périr en le suspendant à la croix. C'est lui que Dieu par sa droite a élevé au rang de chef et de sauveur (th. I) afin de donner à Israël la repentance et le pardon de ses péchés (th. III). Et nous sommes les témoins de ces choses ainsi que l'Esprit Saint que Dieu donne à ceux qui lui obéissent (th. II) » (*Actes*, V, 29-32). D'une concision admirable ce discours se contente de poser, sans développement aucun, les thèmes que nous avons énumérés (sauf le cinquième, de la vocation des gentils, qui n'est pas de circonstance), telles d'inébranlables certitudes contre lesquelles l'Israël selon la chair ira se buter à mort. Le deuxième thème reçoit ici une coloration spéciale de par l'évocation de l'Esprit Saint assistant dans leur témoignage les apostoliques prévenus.

Cette identité foncière dans la teneur du témoignage, qu'il soit rendu par Pierre ou par Paul, ne l'empêche pas d'être réellement incarné en chacun d'eux et de porter la marque très visible de leur tempérament individuel, de leur tour de pensée propre. Ainsi Pierre

(4) Le thème de la rémission des péchés est absent du premier discours de Pierre (II, 14-37), mais apparaît dans le dialogue avec les auditeurs qui suit immédiatement (II, 38).

(5) Le schéma suivant peut illustrer cette identité de contenu. Nous ne considérons pas le discours de Pierre avant l'élection de Mathias (*I, 16-23*). ni ceux de Pierre et de Jacques au Concile de Jérusalem (XV, 7-11 et 14-22).

Ch.	Th. I	II	III	IV	V
II	22-23	23	38	16	39
III	12	15	19	13, 18, 22, 24, 25	—
V	30	32	31	30	—
X	36, 40, 42	39, 40, 42	43	43	34
XIII	31, 32	31	37	17, 23, 27, 32	—
XVII	18, 30	—	30	—	30
XX	21	24	21	—	21
XXII	—	15, 20	16	14	21
XXVI	8, 23	16, 22	18	6, 22	23

reproche aux juifs en termes expressifs « d'avoir renié le saint et le juste, demandé comme une faveur la libération du meurtrier et mis à mort le chef même de la vie » (*Actes*, III, 14-15) mais, conciliant, il les excuse aussitôt : « Et certes, frères, je sais que vous avez agi par ignorance, tout comme vos chefs. C'est ainsi que Dieu a accompli ce qu'il avait annoncé par la bouche de tous ses prophètes : que son Christ devrait souffrir » (*Ibid.*, 17-18) (6). Quant à Paul, dès son premier discours dans les *Actes* (XIII, 16-42 ; la scène est dans la synagogue d'Antioche de Pisidie), il traite le thème de la rémission des péchés avec une profondeur inconnue avant lui : c'est déjà la condamnation de toute l'économie ancienne, de la loi qui, sans la grâce, est incapable de sanctifier et ne sert qu'à multiplier les transgressions. « Par lui (Jésus) vous est annoncée la rémission des péchés et de tout ce dont vous ne pouviez être justifiés dans la loi de Moïse. En lui tout croyant reçoit la justice » (*Ibid.*, 38-39) (7). On sent poindre *Galates* et *Romains* ; on reconnaît, comme dans les premières sonates de Beethoven, « la griffe du lion ».

Les discours des *Actes* ressortissent-ils à un genre littéraire déterminé, en trahissent-ils quelque influence ? Il nous est avis que non, à la différence de maintes épîtres.

Une influence grecque n'y est pas discernable, sauf dans le discours de Paul à Lystres (XIV, 14-17) où elle n'est cependant pas certaine, dans celui à l'Aréopage (XVII, 16-32), dans ses apologies devant Félix (XXIV, 10-22) et devant le roi Agrippa (XXVI, 1-23). Ces dernières sont rédigées, comme d'ailleurs toute la seconde partie des *Actes* qui se joue en gentilité, en une fort bonne langue, bien moins sémitisante qu'auparavant. Elles débutent, tout comme l'accusation de l'obscur rhéteur Tertullos (XXIV, 2-9), par un exorde dans le meilleur ton de la politesse hellénistique et qui rappelle celui de Luc lui-même en tête de son évangile. Quant à la brève allocution de Paul à Lystres pour empêcher qu'après une guérison on ne lui sacrifie, à lui et à Barnabé, comme à des dieux, elle est curieuse. Il invite ces païens « à se tourner vers le Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent », ce qui est un thème biblique comme on peut le voir dans *Exode* XX, 11 ou en Isaïe XXXVII, 16. « Sans doute, continue-t-il, dans le passé Dieu a laissé les païens aller leur chemin. Cependant il ne vous a pas laissés sans témoignages de sa bonté, vous envoyant de son ciel les pluies et les saisons fruitières, vous accordant largement la nourriture et la joie. » On pourrait songer ici à un lieu commun de la piété hellé-

(6) Un indice peut-être plus objectif apparaît dans la similitude reconnue de la christologie des discours de Pierre avec celle de Marc et de leur style avec celui de la *Prima Petri*. Cfr Jacquier, *o.c.*, p. CCLXIV.

(7) F. Prat, *La théologie de saint Paul*, I, Paris, 1942, p. 65, met fortement en relief la saveur paulinienne de tout le discours.

nistique dont peut-être on percevrait déjà les échos dans l'*Epinomis* (977 a-b). Mais la même pensée se retrouve aussi bien dans les livres saints, p. ex. dans les *Ps.* CXLV, 16 et CXLVII, 8, en Jér. V, 24. Paul à Lystres ne parle donc pas « grec », nous semble-t-il, mais puise dans la pensée hébraïque ce que ces païens pouvaient en comprendre. Il ne faut d'ailleurs pas trop s'attarder à ces quelques paroles occasionnelles et improvisées. Enfin, le discours à l'Aréopage est marqué, lui, d'un académisme indiscutable. Il prend son point de départ dans un éloge habile des auditeurs, cite les Phénomènes d'Aratus (Paul ne les a pas lus pour autant) et côtoie à tel point des thèmes stoïciens sur le divin, son autarcie, sa proximité de nos vies, que Norden dans son *Agnostos Theos* a voulu le réduire à un pastiche, composé au IIe siècle, d'un discours d'Apollonius de Tyane. Harnack et Lagrange ont fait justice de cette hypothèse (8). Il reste que ce discours qui, après neuf versets d'introduction, se termine brusquement par deux autres où, pour un entendement grec, s'accumulent les horreurs : pénitence, jugement, résurrection, manifeste un souci d'adaptation aux formes helléniques qui le rangerait plutôt du côté des épîtres. Mais académique et apprêté, il se trouvera, là aussi, seul dans son genre.

Si l'influence grecque dans les harangues des *Actes* nous paraît réduite, y percevons-nous quelque influence hébraïque ? A la vérité, nous ne sommes guère renseignés sur la rhétorique des Hébreux. Nous savons que les instructions à la synagogue consistaient en l'exégèse d'un texte scripturaire lu au préalable et que l'enseignement des rabbins argumentait à coups de citations de l'Ecriture, souvent prises, comme c'est aussi le cas dans les *Actes*, en un sens accommodatice. Par leurs allégations fréquentes de l'Ecriture les discours des *Actes* pourraient présenter quelque accointance avec la synagogue et les écoles de rabbins. Mais il est assez visible qu'il n'y a là qu'une ressemblance superficielle. Les apôtres, comme leur Maître, parlent d'autorité et laissent aux rabbins leurs chicanes.

Il paraîtrait donc, à s'en tenir aux seuls *Actes*, que la nouveauté de son contenu aurait fait mépriser à la prédication apostolique toute forme préexistante. Témoins de Dieu devenu Homme et qui a conversé avec eux, les apôtres n'ont que faire des ressources d'une dialectique ou d'une rhétorique quelconque. Leur seule dialectique est d'accorder leur témoignage à celui, reçu par leurs auditeurs, des prophètes, témoins comme eux. Et leur seule éloquence vient de la certitude invincible de leur foi.

---

(8) Le premier dans : *« Ist die Rede des Paulus in Athen ein ursprünglicher Bestandteil der Apostelgeschichte ? »*, Leipzig, 1913 ; — le second dans son compte rendu de *Agnostos Theos*, dans la *Revue Biblique*, 1914, p. 444. Cfr Jacquier, *o.c.*, p. CCLXXI-CCLXXXI.

A voir les épîtres cependant, pauliniennes et catholiques, on est frappé de la ressemblance de style qu'elles présentent avec le genre, très répandu dans le monde ancien à l'époque apostolique, de la diatribe stoïcienne (9). Il faut que nous nous arrêtions un moment aux origines et aux caractéristiques de celle-ci.

Le stoïcisme dans sa troisième et dernière forme qui surgit au I^er^ siècle av. J.-C., dura jusqu'au III^e^ après, et influença des auteurs aussi variés qu'Horace, Sénèque, Epictète, Plutarque, Lucien, Marc-Aurèle, avait cherché à rejoindre par delà l'éclectisme de la Stoa moyenne, celle de Panetius et de Posidonius, l'orthodoxie des premiers temps, de Zénon, de Cléanthe, de Chrysippe. Chose inattendue mais compréhensible après coup, il avait fusionné dans cet effort avec le cynisme, autrement fidèle, lui, à ses origines, d'Antisthène et de Diogène. Partant d'une vision du monde diamétralement opposée, ces deux mouvements aboutissaient à la même morale de l'autarcie individuelle : le sage trouvera son bonheur en lui-même et se libérera de ses passions en se rendant indifférent aux événements extérieurs, soit que, stoïcien panthéiste, il les considère tous comme bons étant le résultat d'une providence infaillible, soit que, cynique relativiste il ne leur reconnaisse aucun sens en dehors de l'appréciation subjective. Dans le monde déliquescent du paganisme à son déclin, c'est à la morale que vont les préoccupations de l'heure, à une morale d'ailleurs tout individualiste de par la dissolution de la cité et, chose curieuse, ces indifférents se font apôtres. Vrais capucins de l'antiquité — le mot, sauf erreur, doit être de Wilamowitz — ils prêchent par leur genre de vie autant que par leur parole, partent en tournée de mission, organisent des conférences populaires, débitent leurs « diatribes » et nous sommes nous-mêmes encore impressionnés, à lire Epictète par exemple, par la persuasive véhémence d'un genre qu'ils ont remarquablement cultivé sans l'avoir cependant inventé. Car la diatribe remonte au fond jusqu'à Socrate. Celui-ci avait assez de temps à perdre (διατρίβειν : passer le temps à...) pour interroger familièrement les gens sur leurs occupations et, partant, d'histoires de chaudronniers, leur faire avouer que tout habiles qu'ils fussent en ferronnerie, ils n'avaient cure de l'essentiel qui est de bien vivre. La manière socratique directe, vivante, familière, peuple en un mot, se perpétuera chez les cyniques plus authentiquement peut-être que dans les beaux dialogues de Platon. Une modification toutefois s'introduira qui donnera naissance au genre désormais dé-

(9) Les analogies stylistiques de Paul et de la diatribe ont été étudiées par R. Bultmann dans son beau travail : *«Der Stil der Paulinischen Predigt und die kynisch-stoïsche Diatribe»*, Goettingue, 1910. Celles de Jacques III, 1-11 par J. Geffcken, dans *Kynika und verwandtes*, Heidelberg, 1909, p. 45-53. Le cadre historique de leur rencontre est tracé dans P. Wendland, *Die Hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum*, Tubingue, 1907, p. 39-50.

terminé de la « diatribe » : le dialogue devient monologue ou plutôt l'interlocuteur devient un personnage fictif que le philosophe lui-même met en scène, interroge, réfute, invective, conjure. La diatribe n'est plus une conversation avec un auditeur de rencontre : elle devient un dialogue sur un sujet moral, joué devant un auditoire par un prédicateur. Les premiers « auteurs » de diatribes que nous connaissions sont Bion de Borysthène (1re moitié du IIIe s.), dont il ne nous reste rien, et Télès (vers 250), dont l'*Anthologie* de Stobée nous a gardé six traités et qui cite son prédécesseur. La virulence cynique semble tempérée chez eux par l'influence de la rhétorique hellénistique. Le genre fleurit surtout à l'époque impériale : son représentant le plus vigoureux est Epictète dont le disciple Arrien nous a recueilli les Entretiens et rédigé le Manuel. Chez Sénèque la diatribe, tout en gardant ses thèmes et ses procédés, devient livresque et change de ton : on hésite un moment à ranger dans le genre les Lettres fictives à Lucilius, si distinguées et délicates. Chez Musonius aussi, contemporain de Sénèque, la diatribe s'assagit : elle présente l'exposé systématique d'une question, le dialogue disparaît, le style s'arrondit en périodes. Bref, elle finit en conférence. Dion Chrysostome, à la fin du Ier siècle, illustrera le genre authentique d'un dernier éclat. Il est à remarquer que la satire d'Horace, de Perse, de Juvénal, de Lucien, de Ménippe, est sœur de la diatribe et s'origine aux mêmes sources.

Quant à ses caractéristiques (10), elle est, comme nous le signalions déjà, un dialogue monologué si on peut dire. Dialogue le plus souvent très animé, entre le philosophe et un interlocuteur censé représenter l'opinion courante ou une philosophie rivale. Cet interlocuteur n'est pas nécessairement un personnage contemporain : il peut être un héros de légende, Ulysse, Hercule..., il peut même être une personnification allégorique comme Socrate déjà en évoquait une dans la fameuse prosopopée des Lois du Criton. Si le dialogue platonicien, devant introduire une élite à la réflexion philosophique, se distingue par une expression extrêmement nuancée, par une structure périodique d'un art consommé, la diatribe, elle, s'adressant à tout le monde et visant à un acquiescement pratique, ne subtilise guère : elle use du discours « enfilé » (λέξις εἰρομένη), d'un style paratactique aux petites phrases brèves et incisives, jalonné, pour relancer l'attention de l'auditeur, d'un nombre restreint d'expressions fixes : οὐχ ὁρᾷς, οὐκ οἶσθ', οὐκ οἶδας, ἀγνοεῖς, ὅρα, μή σε λανθανέτω, μὴ πλανᾶσθε, μὴ ἐξαπατᾶσθε, τί οὖν; τί γάρ; τί δέ; πῶ οὖν. Il en résulte la concision et la simplicité, une impression de force et d'évidence. Parfois, fréquemment même, la phrase se charge et présente une accumulation de synonymes qui s'appellent moins par la

(10) Nous les esquissons d'après l'ouvrage déjà cité de Bultmann.

parenté conceptuelle que par la consonance des vocables : c'est le cas dans les catalogues de vices et de vertus, dans ceux des « péristases » ou vicissitudes du sort que le philosophe se vante d'avoir surmontées.

Si la diatribe est née du dialogue, elle se produit cependant sous la forme d'un discours et s'apparente donc aussi à la rhétorique et à une rhétorique très consciente de ses moyens. Au premier rang de ceux-ci figure l'antithèse que le prédicateur cynique affectionne jusqu'au paradoxe. Et il s'en fait gloire : pourrait-il ne pas être paradoxal puisque des siècles avant Nietzsche il annonce une « Umwertung aller Werte » ? Ce que le vulgaire prend pour la liberté est, selon lui, une servitude, son bonheur s'appellerait plus justement malheur, et vivre comme il le fait est plus véritablement mourir. D'autres procédés de rhétorique d'un emploi continuel sont l'interrogation, la répétition, l'injonction sincère ou ironique, l'exclamation optative ou aversive ou de jubilation (hymnes à la divinité), l'apostrophe — ὦ ταλαίπωρε, τάλας, μωρέ, πονηρέ — à l'interlocuteur fictif ou à l'auditeur concret, les citations d'auteurs classiques, d'Homère, d'Euripide, surtout de Ménandre. Les comparaisons enfin sont extrêmement fréquentes, empruntées de préférence à la vie quotidienne, au monde des malades et des médecins, à la guerre, aux courses, au théâtre, à la navigation, au monde des animaux. Souvent l'argumentation procède par simple analogie à partir de ces exemples concrets. Quant à la composition, assez lâche d'ordinaire, elle laisse percevoir cependant trois grandes divisions : la présentation positive d'un idéal — une invective contre l'attitude opposée — une exhortation finale. Le ton est très varié. En général plutôt rude, vulgaire même : φορτικῶς, il peut s'adoucir jusqu'à l'humour et parfois s'élever jusqu'au sublime.

Pas un des traits que nous venons d'énumérer n'est étranger au style des épîtres néotestamentaires et spécialement à celles de Paul en leurs parties morales et parénétiques. Aussi la très forte analogie de forme entre les écrits et donc à fortiori la prédication apostoliques et celle des philosophes cyniques et stoïciens est bien établie, quelle que soit par ailleurs la différence radicale de leur message. Nous n'entendons pas la prouver, mais simplement l'illustrer par quelques exemples choisis, pris à Paul et à Jacques. Pour peu qu'on soit familiarisé avec le Nouveau Testament, une foule de textes analogues surgiront d'eux-mêmes à la mémoire.

Une des ressemblances les plus frappantes se trouve, au dire de Bultmann, dans les catalogues de péristases. Prenons l'admirable texte de *Romains*, VIII, 35-39, décrivant l'attachement à toute épreuve du chrétien à Jésus-Christ : « Τίς ἡμᾶς χωρίσει ἀπὸ τῆς ἀγάπης τοῦ » Χριστοῦ; θλῖψις ἢ στενοχωρία ἢ διωγμὸς ἢ λιμὸς ἢ γυμνότης ἢ » κίνδυνος ἢ μάχαιρα; καθὼς γέγραπται ὅτι ἕνεκεν σοῦ θανατούμεθα

» ὅλην τὴν ἡμέραν, ἐλογίσθημεν ὡς πρόβατα σφαγῆς, ἀλλ' ἐν τούτοις » πᾶσιν ὑπερνικῶμεν διὰ τοῦ ἀγαπήσαντος ἡμᾶς » (11).

Epictète décrit dans les mêmes formes l'invincible constance du héros stoïcien, vainqueur des séductions et des épreuves : « Τίς οὖν » ὁ ἀήττητος; ὃν οὐκ ἐξίστησιν οὐδὲν τῶν ἀπροαιρέτων... ἂν ἀργυρίδιον » προβάλῃς, καταφρονήσει. Τί οὖν ἂν κορασίδιον; τί οὖν ἂν ἐν σκότῳ; » τί οὖν ἂν δοξάριον; τί οὖν ἂν λοιδορίαν; τί οὖν ἂν ἔπαινον; τί δ'ἂν » θάνατον; δύναται ταῦτα πάντα νικῆσαι » (*Entretiens*, I, 18, 21-22) (12). Même début interrogatif, même énumération des péristases, même conclusion victorieuse chez les deux prédicateurs. Un autre parallèle d'Epictète encore plus parlant peut-être se trouve en III, 22, 20-22, où est esquissé l'état d'âme que doit avoir le candidat philosophe : « ... ἔργον δ' ὀρθὴ χρῆσις τῶν φαντασιῶν, τὸ σωμάτιον δὲ οὐδὲν πρὸς » ἐμέ· τὰ τούτου μέρη οὐδὲν πρὸς ἐμέ. θάνατος; ἐρχέσθω ὅταν θέλῃ » εἴτε ὅλου εἴτε μέρους τινος φυγή; καὶ ποῦ δύναταί τις ἐκβαλεῖν ἔξω » τοῦ κόσμου; οὐ δύναται ὅπου δ'ἂν ἀπέλθω, ἐκεῖ ἥλιος, ἐκεῖ σελήνη, » ἐκεῖ ἄστρα, ἐνύπνια, οἰωνοί, ἡ πρὸς θεοὺς ὁμιλία » (13). Les catalogues de vertus ou de vices chez Paul comme dans la diatribe consistent en une accumulation ou plutôt en un flot oratoire de mots aux consonances semblables, où il est vain de chercher un principe de classement : l'impression générale de peccaminosité ou de droiture importe plus que la distinction adéquate des vices ou des vertus. *Rom.*, I, 29-32 : « πεπληρωμένους πάσῃ ἀδικίᾳ, πονηρίᾳ, πλεονεξίᾳ, κακίᾳ, » μεστοὺς φθόνου, φόνου, ἔριδος, δόλου, κακοηθείας, ψιθυριστάς, » καταλάλους, θεοστυγεῖς, ὑβριστάς, ὑπερηφάνους, ἀλαζόνας, ἐφευρετὰς » κακῶν, γονεῦσιν ἀπειθεῖς, ἀσυνέτους, ἀσυνθέτους, ἀστόργους, ἀνελε- » ήμονας » présente avec plus d'abondance et d'emportement le même aspect qu'Epictète, II, 16, 45 : « ... ἔκβαλε ... λύπην, φόβον, ἐπι- » θυμίαν, φθόνον ἐπιχαιρεκακίαν, φιλαργυρίαν, μαλακίαν, ἀκρασίαν...» (14) ou encore III, 2, 3 : « οὗτός (ὁ τόπος) ἐστιν ὁ ταραχὰς, θορύβους, ἀτυ-

(11) Nous nous dispensons de traduire les citations prises à saint Paul.

(12) « Quel est donc l'invincible ? Celui qui ne se laisse démonter par rien de ce qui nous arrive sans notre choix... Si vous lui présentez de l'argent, il le méprisera. Mais que fera-t-il si c'est une petite jeune fille ? Que fera-t-il si l'offre a lieu dans l'ombre ? Que fera-t-il devant l'appât de la gloriole ? Que fera-t-il devant l'injure ? Que fera-t-il devant la louange ? Que fera-t-il devant la mort ? Tout cela, il est en état de le vaincre. »

(13) « ...il s'agit de juger sainement mes représentations. Mon corps n'est rien pour moi. Ses membres ne sont rien pour moi. La mort ? Qu'elle vienne quand elle veut, mort du tout ou d'une partie de moi-même. L'exil ? Peut-on exiler quelqu'un du monde ? On ne le peut. Où que j'aille il y a le soleil, il y a la lune, il y a les astres, les rêves, les présages, la familiarité avec les dieux. »

(14) « ...chasse de ton esprit le chagrin, la crainte, le désir, l'envie, la joie des souffrances d'autrui, l'avarice, la mollesse, l'intempérance. »

» χίας, ὁ δυστυχίας ἐπιφέρων, ὁ πένθη, οἰμωγάς, φθόνους, ὁ φθονερούς, » ὁ δηλοτύπους ποιῶν, δι' ὧν οὐδ' ἀκοῦσαι λόγον δυνάμεθα » (15).

On sait combien Paul, tout comme les auteurs de diatribes, affectionne l'antithèse. Son paradoxe, autrement profond que le leur, se coule cependant dans la même forme. Epictète, II, 19, 24, cherche le véritable stoïcien : « νοσοῦντα καὶ εὐτυχοῦντα, κινδυνεύοντα καὶ εὐτυχοῦ- » ντα, ἀποθνήσκοντα καὶ εὐτυχοῦντα, πεφυγαδευμένον καὶ εὐτυχοῦντα, » ἀδοξοῦντα καὶ εὐτυχοῦντα » (16). Paul (*1 Cor.*, IV, 10 et 12-13) en appelle à son attitude envers l'église orgueilleuse de Corinthe en des antithèses plus hautes en couleur et plus chargées de passion, mais de structure identique : « ἡμεῖς μῶροι διὰ Χριστόν, ὑμεῖς δὲ φρόνιμοι ἐν Χριστῷ, ἡμεῖς ἀσθενεῖς, ὑμεῖς δὲ ἰσχυροί, ὑμεῖς ἔνδοξοι, ἡμεῖς δὲ ἄτιμοι... λοιδορούμενοι εὐλογοῦμεν, διωκόμενοι ἀνεχόμεθα, δυσφημούμενοι παρακαλοῦμεν· ὡς περικαθάρματα τοῦ κόσμου ἐγενήθημεν πάντων περίψημα ἕως ἄρτι » ; de même en *2 Cor.*, VI, 9-10 : « ὡς πλάνοι καὶ ἀληθεῖς, ὡς ἀγνοούμενοι καὶ ἐπιγινωσκόμενοι, ὡς ἀποθνήσκοντες καὶ ἰδοὺ ζῶμεν, ὡς παιδευόμενοι καὶ μὴ θανατούμενοι, ὡς λυπούμενοι ἀεὶ δὲ χαίροντες, ὡς πτωχοὶ πολλοὺς δὲ πλουτίζοντες, ὡς μηδὲν ἔχοντες καὶ πάντα κατέχοντες. »

Ces ressemblances ne se rencontrent pas seulement isolées. Il est des textes d'une seule venue où elles s'accumulent et qui se présentent comme des diatribes achevées. Ainsi le passage à la fois dogmatique et moral de *1 Cor.*, XV, 12-58, où Paul prend vivement à partie ceux qui nient la résurrection : chaque verset peut-on dire y présente une caractéristique de la diatribe. Il débute par une interrogation indignée : « Εἰ δὲ Χριστὸς κηρύσσεται ὅτι ἐκ νεκρῶν ἐγήγερται πῶς λέγουσιν ἐν ὑμῖν τινες ὅτι ἀνάστασις νεκρῶν οὐκ ἔστιν » (v. 12). Le raisonnement continue par deux reprises parallèles de la forme conditionnelle εἰ δέ pour s'achever en un paradoxe croissant : « εἰ δὲ ἀνάστασις νεκρῶν οὐκ ἔστιν, οὐδὲ Χριστὸς ἐγήγερται (v. 13) εἰ δὲ Χριστὸς οὐκ ἐγήγερται, κενὸν ἄρα τὸ κήρυγμα ἡμῶν, κενὴ καὶ ἡ πίστις ὑμῶν· (v. 14) εὑρισκόμεθα δὲ καὶ ψευδομάρτυρες (v. 15) τοῦ θεοῦ ὅτι ἐμαρτυρήσαμεν κατὰ τοῦ θεοῦ ὅτι ἤγειρεν τὸν Χριστόν, ὃν οὐκ ἤγειρεν εἴπερ ἄρα νεκροὶ οὐκ ἐγείρονται » (v. 16), puis le même raisonnement se répète presque point par point à coups de εἰ γάρ, εἰ δέ. Nous rencontrons ensuite successivement :

(15) Epictète vient de donner une division tripartite de la philosophie morale. La partie (τόπος) qui traite des passions est la plus importante, car « de là viennent les troubles, les querelles, les déceptions, les souffrances, les soupirs, les lamentations, les jalousies. Nous en devenons envieux et colères, incapables d'entendre seulement la voix de la raison. »

(16) « ...malade et heureux, en danger et heureux, mourant et heureux, exilé et heureux, humilié et heureux. »

— le parallélisme et l'antithèse en un style paratactique qui est celui de tout le morceau : « ἐπειδὴ γὰρ δι' ἀνθρώπου θάνατος καὶ δι' ἀνθρώπου ἀνάστασις νεκρῶν (v. 21), ὥσπερ γὰρ ἐν τῷ Ἀδὰμ πάντες ἀποθνήσκουσι, οὕτως καὶ ἐν τῷ Χριστῷ πάντες ζωοποιηθήσονται » (v. 22);

— la personnification de la mort : « ἔσχατος ἐχθρὸς καταργεῖται ὁ θάνατος » (v. 26);

— l'exclamation indignée et répétée : « ἐπεὶ τί ποιήσουσιν οἱ βαπτιζόμενοι ὑπὲρ τῶν νεκρῶν... τί καὶ βαπτίζονται (v. 29)... τί καὶ ἡμεῖς κινδυνεύομεν... » (v. 30) ;

— la formule monitoire fréquente dans la diatribe : « μὴ πλανᾶσθε » (v. 33) ;

— la citation obligée de Ménandre : « φθείρουσιν ἤθη χρηστὰ ὁμιλίαι κακαί » (v. 33) ;

— l'interlocuteur imaginaire : « Ἀλλὰ ἐρεῖ τις... » (v. 35) ;

— l'interpellation cavalière : « ἄφρων... » (v. 36);

— la comparaison prise à la vie quotidienne — cette fois, ce qui est rare chez Paul, à la vie des champs : « σὺ ὃ σπείρεις οὐ ζωοποιεῖται ἐὰν μὴ ἀποθάνῃ » (v. 36) — et se développant en un grand mouvement ascensionnel sans abandonner cependant la parataxe : chair des hommes, chair des animaux, chair des oiseaux, chair des poissons, corps terrestres et célestes, gloire des uns et des autres, éclat du soleil, de la lune, des étoiles, le tout semé d'un jeu de consonances sur ἀλλά, ἄλλος, d'un art fort simple mais d'un bel effet : « οὐ πᾶσα σὰρξ ἡ αὐτὴ σάρξ· ἀλλὰ ἄλλη μὲν ἀνθρώπων, ἄλλη δὲ σὰρξ κτηνῶν, ἄλλη δὲ σὰρξ πτηνῶν, ἄλλη δὲ ἰχθύων... (v. 39) ἄλλη δόξα ἡλίου καὶ ἄλλη δόξα σελήνης καὶ ἄλλη δόξα ἀστέρων· ἀστὴρ γὰρ ἀστέρος διαφέρει ἐν δόξῃ » (v. 41). Le deuxième terme de la comparaison est développé par antithèses parallèles et répétition des mêmes termes : « οὕτως καὶ ἡ ἀνάστασις νεκρῶν· σπείρεται ἐν φθορᾷ, ἐγείρεται ἐν ἀφθαρσίᾳ· (v. 42) σπείρεται ἐν ἀτιμίᾳ, ἐγείρεται ἐν δόξῃ· σπείρεται ἐν ἀσθενείᾳ, ἐγείρεται ἐν δυνάμει· (v. 43) σπείρεται σῶμα ψυχικόν, ἐγείρεται σῶμα πνευματικόν » (v. 44). Au verset 45 est repris ensuite le parallélisme entre le premier Adam et le second. Le verset 50 peut apparaître comme une esquisse aussitôt interrompue d'invective ou illustration de l'idéal par son contraire : « Τοῦτο δέ φημι, ἀδελφοί, ὅτι σὰρξ καὶ αἷμα βασιλείαν θεοῦ κληρονομῆσαι οὐ δύναται οὐδὲ ἡ φθορὰ τὴν ἀφθαρσίαν κληρονομεῖ » (v. 50). Le morceau s'achève sur une apostrophe à la Mort personnifiée qui est tout à fait dans le style de la diatribe, mais relève ici du prophète Osée (XIII, 14) : « ποῦ σου, θάνατε, τὸ νῖκος; ποῦ σου, θάνατε, τὸ κέντρον » (v. 55) et sur l'exhortation finale

appartenant elle aussi au genre : « Ὥστε, ἀδελφοί μου ἀγαπητοί, ἑδραῖοι γίνεσθε, ἀμετακίνητοι, περισσεύοντες ἐν τῷ ἔργῳ τοῦ κυρίου πάντοτε, εἰδότες ὅτι ὁ κόπος ὑμῶν οὐκ ἔστιν κενὸς ἐν κυρίῳ » (v. 58).

Parmi les autres épîtres du Nouveau Testament, celle de Jacques manifeste de particulières accointances avec la diatribe. Geffcken l'a montré d'une façon fouillée pour le chapitre III, 1-11. Citons pour le plaisir la scène du ch. II admirablement croquée et suivie d'une authentique invective : « Si quelqu'un vient dans votre assemblée habillé en blanc et un anneau d'or au doigt et qu'en même temps entre un pauvre en une tenue sordide, si vous dites à l'homme bien habillé : « Veuillez vous asseoir à cette belle place » et au pauvre : « Toi, tiens-toi là ou assieds-toi à mes pieds », n'établissez-vous pas là une différence et ne devenez-vous pas des juges aux pensées perverses ? Ecoutez-moi, mes frères très chers. Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres de ce monde pour les rendre riches de foi et en faire les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? Mais vous, vous avez fait injure au pauvre. Et cependant ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et vous traînent devant les juges ? Ne blasphèment-ils pas le nom admirable invoqué sur vous ? Si vous accomplissez le commandement royal selon l'Ecriture : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », vous faites bien. Mais si vous considérez les personnes, vous péchez et la loi même vous convainc de votre transgression » (Jac., II, 1-9).

Il existe donc entre la diatribe et les épîtres un air de parenté indéniable. Mais à quel degré cette parenté s'étend-elle ? Il n'est guère plausible qu'il y ait eu, du moins pour Paul, dépendance par l'écrit. Norden a protesté avec raison contre la représentation d'un Paul helléniste (17). Bien qu'originaire de Tarse, parlant grec et lisant l'Ecriture en grec, il ne faut pas oublier qu'il est hébreu, fils d'hébreux, élevé dans la sévérité des traditions ancestrales à Jérusalem, aux pieds de Gamaliel. Les quelques vers grecs épars dans son œuvre ne prouvent pas plus la lecture personnelle des poètes que ce n'est le cas pour les rhéteurs de l'époque (18). Le contact de Paul et de la diatribe aura été purement occasionnel mais plus direct alors que dans les livres. La diatribe était dans l'air et Paul a pu voir assez souvent, au cours de ses missions, les prédicateurs stoïciens à l'œuvre. Parce que le genre était si répandu dans le monde grec et qu'il épousait si bien le mouvement naturel de l'éloquence populaire, il l'a fait sien. Il a parlé aux gens une langue qu'ils comprenaient, il a versé

(17) *Antike Kunstprosa*, II, Leipzig, 1923, p. 493-506 : « Paulus war unhellenisch... » (p. 498). Une expression plus nuancée de la même position chez Wendland, *o.c.*, p. 140-141.
(18) Norden, *o.c.*, p. 506.

son message si nouveau et parfois si déroutant, dans des formes qu'ils affectionnaient. Ainsi les paradoxes de la diatribe ont-ils peut-être providentiellement préparé les siens et l'effort des philosophes parlant aux païens de la paternité de Dieu (il est vrai, de quel Dieu au juste ?); de notre parenté avec lui, de la façon de lui plaire en toutes choses, exhortant les hommes à la possession de soi, à l'égalité d'âme, à la force et à la constance (tous sujets qu'on relève à parcourir les entretiens d'Epictète) a peut-être une signification d'une lointaine analogie avec celle des Prophètes en Israël : à sa façon la diatribe aura préparé les voies du Seigneur. Au fond Paul prêche les mêmes vertus qu'elle (les chrétiens se sentiront toujours en communauté d'idéal avec le stoïcisme) (19), non plus, il est vrai, comme les conditions de la dignité simplement humaine ou du bonheur individuel, mais comme les corollaires et les témoignages à la fois de la présence surnaturelle du Christ en nous, de sa force et de sa dilection. Le professeur a cédé la place au frère et au témoin — la morale, sans se perdre, s'est muée en amour.

Recueillons, pour clore, les trois leçons essentielles qui découlent, nous semble-t-il, de considérations même sommaires comme les nôtres, sur la prédication apostolique. La première, se dégageant de la lecture des *Actes*, concerne l'objet même de la prédication : celui-ci est avant tout Jésus ressuscité. Ne l'oublie-t-on pas un peu actuellement ? Le sujet est réservé à Pâques et que de littérature s'en mêle à cette occasion, depuis le réveil de la nature jusqu'au cierge pascal ! Comme on sent parfois la nostalgie de cette parole apostolique simple et forte : « Nous vous annonçons la victoire que, pour vous, Jésus-Christ a remportée sur le péché et sur la mort. Et nous nous en portons garants, fût-ce au prix même, que nous paierions avec joie, de notre mort à nous. » Il serait étonnant que les fidèles à ce son nouveau (et combien ancien) de la parole sacerdotale ne se réveilleraient pas, au pied de nos chaires, de la mort très réelle qu'est leur accoutumance. La résurrection du Christ, motif et objet central de notre foi, devrait l'être davantage de notre prédication.

La seconde leçon — qu'on nous passe le mot pédant — suggérée par le style des épîtres nous semble en être une d'incarnation, d'engagement généreux dans le temps. Parlons aux gens un langage qu'ils entendent. Que notre parole à l'église n'aille pas chercher sa dignité dans une fausse élévation, dans un caractère éthéré faussement religieux, séparé des conditions ordinaires de la vie. Que nos mots et nos raisonnements puissent sonner un peu comme à la rue ou chez soi. Qu'ils sonnent vrai. Le succès de la diatribe a été dû à ce qu'elle

(19) A preuve la correspondance apocryphe de Sénèque et de saint Paul, et le mot de Tertullien disant que Sénèque est bien souvent chrétien. Cfr Wendland, *o.c.*, p. 52-53.

n'était au fond que l'usage réfléchi des lois mêmes de l'éloquence naturelle et vulgaire. Nombre de ses moyens sont de tous les temps et s'enseignent encore dans les écoles de propagande. Par ailleurs nous pouvons nous demander si notre prédication n'a pas gardé de l'antique genre tels éléments dont la vie s'est retirée ou que l'auditeur actuel n'admet plus guère : combien de sermons comportent toujours l'invective obligée de la diatribe ! Le véritable esprit de la prédication apostolique incarnera le message divin dans la langue vivante du temps mais le délivrera des peaux mortes et des formes passées.

Enfin, en troisième lieu, il est remarquable comme la prédication apostolique, aussi bien dans les *Actes* que dans les épîtres, est scripturaire et fait continuellement appel au glorieux passé d'Israël. Presque chaque discours adressé aux juifs dans les *Actes* brosse à grands traits, et en termes empruntés à l'Ecriture même, l'histoire de l'ancienne alliance. C'était, vis-à-vis de juifs, d'habile apologétique sans doute, c'était bien plus le sens profond des richesses contenues dans un passé religieux unique. Si parfois notre prédication paraît exsangue, ne serait-ce pas faute de parler au peuple chrétien, qui l'ignore tellement, de la grandeur de son passé, des titres incomparables de noblesse que lui confèrent le sang de ses martyrs et les gestes tantôt éclatants, tantôt humbles, splendides toujours, de ses saints ? Nos chrétiens savent-ils la fierté avec laquelle Pierre et Jean ont rendu témoignage devant le Sanhédrin, la docilité merveilleuse de Lydie, « dont le Seigneur ouvrit le cœur afin qu'elle fît attention aux paroles de Paul » ? Leur a-t-on souvent prêché la grandeur d'âme en leur lisant les adieux de celui-ci aux anciens d'Ephèse ? Se doutent-ils de la somme de souffrances, de travaux, de luttes, de prière, d'héroïsme que condense leur simple Credo ? Quel mouvement dans le monde occidental peut se glorifier d'un passé comme le nôtre ? Les trente ans du communisme, les cent ans du marxisme sont peu de chose à côté des deux millénaires d'histoire chrétienne. Dira-t-on que justement ce passé nous alourdit ? Cela n'est vrai que dans la mesure où nous en détachons les racines vivantes de notre âme, où nous cessons d'être en consonance avec lui, où nous échappons à l'Esprit qui vit en lui, qui est l'Esprit de Jésus donné en suite de sa résurrection et qui unit dans la grande Eglise toujours vivante tous ceux du passé à tous ceux du présent. En témoignant ainsi de la tradition de l'Eglise, la prédication embrasserait enfin son objet total : le Christ ressuscité s'irradiant (ce dont les apôtres ne pouvaient encore être témoins) dans la foule innombrable de ses frères et déroulant ses vertus dans la suite divinisée des temps.

R. LEIJS, S. I.